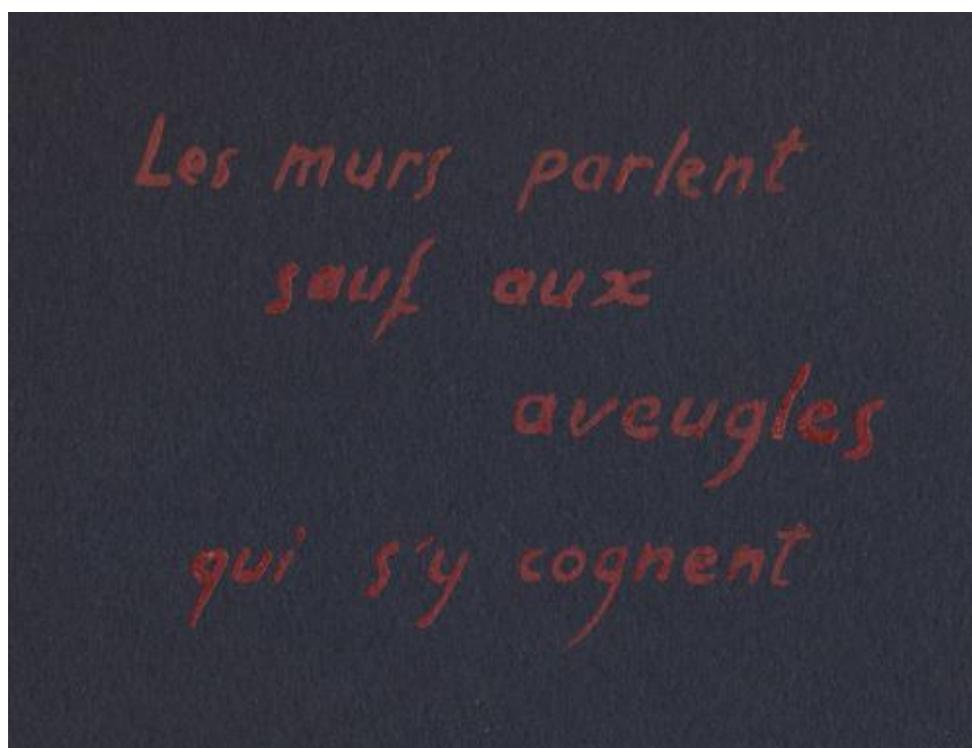


Les murs ont la parole

La sagesse populaire, rattrapée par l'espionnage électronique depuis, nous met en garde contre des murs trop sonores : « Les murs ont des oreilles », dit-on. Voici que je leur donne la parole. Ecoutez :



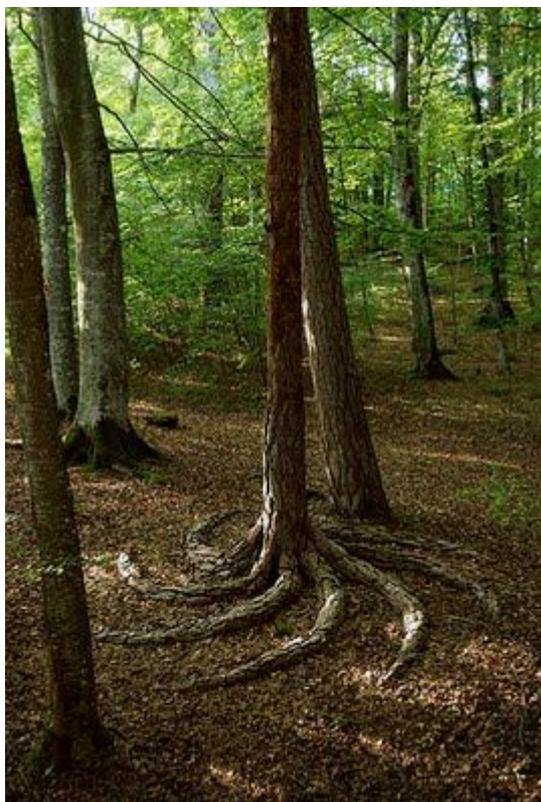
Le « Street Art », selon **ĐINH Trọng Hiếu**, JJR 1956

Dans un contexte où les Belles Œuvres sont confinées dans les musées, dans les salons, voire même, comme au Japon, dans des coffres-forts de Banque, car ce sont des valeurs sûres sur lesquelles veillent des amateurs éclairés et surtout fortunés, véritables Harpagon dont les Van Gogh, les Cézanne ne sont pas autres choses que cotations en Bourse, les créateurs contemporains se sont sentis à l'étroit : ils ont envie d'une expression artistique totale. Leurs créations plastiques doivent sentir le souffle cosmique du vent, les mugissements des vagues, voire l'odeur des merguez dans les coins de rues. C'est ainsi que, presque simultanément, sont nés les concepts du *Street Art*, suivi de près par le *Land Art*, vers les années 1960 (ou *vice-versa*), car les deux sont inséparables. L'un, le *Street Art*, utilise comme support le mobilier urbain, son contexte, et surtout ses murs. L'autre, le *Land Art*, se sert des matériaux de l'environnement naturel, auxquels l'artiste inflige sa marque. Entre les deux, c'est plutôt une différence d'échelle, et souvent il y a glissement de l'un à l'autre. Quelques exemples pris sur Internet clarifieront leur nature.



Cet exemple de peinture murale et urbaine, mais en relief grâce à l'utilisation d'un buisson réel en guise de coiffure, illustre très bien le glissement d'un *Street Art* utilisant le *Land Art*, tandis que l'image qui suit, à cause de l'échelle d'intervention réduite, peut convenir à un espace urbain : un square par exemple, où *Land Art* est *Street Art*, les deux étant confondus avec l'arbre habillé de bariolages. Dans ce cas l'objet naturel, l'arbre, devient support d'une intervention créative (personnellement, je n'aime pas ce genre d' « intervention », qui prive l'écorce d'un arbre de sa beauté naturelle et de sa vie).

Il va de soi que j'exclus du cadre de cet article, les « arts des rues » faits de saltimbanques et autres « artistes » munis de leur sébille : l'objet de tels « arts » étant la quête de subsistance, alors que le véritable « art des rues » reste souvent, sinon anonyme, totalement désintéressé.



Exemples de glissement du *Land Art* vers le *Street Art*, et *vice-versa*.

Après cette introduction, les pages qui suivent vous montrent des photographies prises au hasard de mes promenades dans les rues parisiennes, dans les années 1980 à 1990, un appareil classique en bandouillère, en l'occurrence un vieux Nikon F2. Il n'existait de ces images que des tirages argentiques. J'ai fait numériser récemment ces photos pour répondre à la demande de notre ami Georges Nguyễn Cao Đức qui voudrait une contribution pour son 150^è numéro du *GM*. La voici donc, l'ami Georges : chacune de mes interventions, aussi modeste soit-elle, est le fruit d'une intention particulière, nos amis de l'AEJJR méritent cette intention et cette attention. Comme l'abeille de Montaigne, je suis incapable de vous restituer tels que du romarin et de la lavande butinés sur Internet, à supposer qu'il s'agit là de ma nourriture quotidienne. Donc, avec moi, nous allons nous promener dans les rues de Paris et entendre ces paroles dessinées sur ses murs : « dessinées », « projetées » restent des mots impropres. Il y a eu des pochoirs voulus par les artistes, avec leurs intentions premières, mais il y a aussi des graffitis, tout autour, d'autrui, en concurrence ou en complément. Il y a aussi ce travail des intempéries, qui ajoute son œuvre à la création artistique : ces écaillures, ces crevasses qui font ressembler les murs aux rides qu'on lit sur un visage et qui font toute la différence entre une peau

lisse du jeune et le tannage d'un vieux. Entre les murs, l'artiste créateur, il y a non seulement les intempéries, mais aussi le regard du passant, et du photographe. Il reste ce cadrage, choix primordial qui vous restitue un pan de murs avec toutes ces connotations ressenties par moi-même, à un moment donné, fixées pour toujours (ou ce que l'on croit comme étant « toujours »), alors que l'oeuvre murale, depuis, n'existe plus, véritable éphéméride parisienne.



Mur du XIè (vous devinerez les mots entre les écaillures)



Murs du XIè : violence des images ou des mots





Rue Champollion. Ecoutez la musique sourdre des pierres





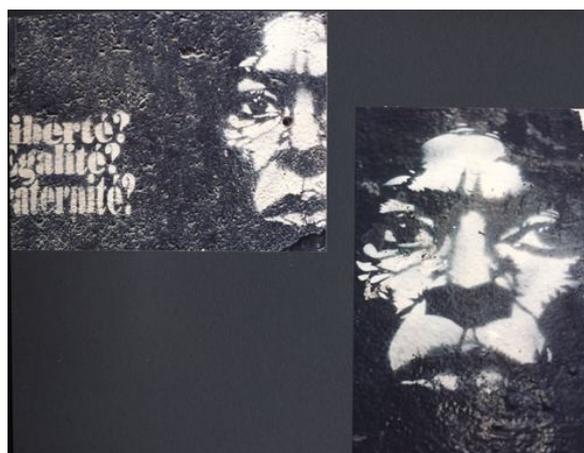
Dans le XX^e. Quelqu'un tente de ranimer Charlie Chaplin



Cette image, presque monochrome, est très riche en coloris.



L'angoisse n'est pas que cinoche



Murs du XI^e. Où commence la subversion, où s'arrête l'humanisme ?



Rue Pixérécourt et murs du XI^e. Ils shootent ou osent dire : Non !





Ils lisent Beckett, et vénèrent l'amitié



...et parlent d'autrui...

Đ.T.H.